

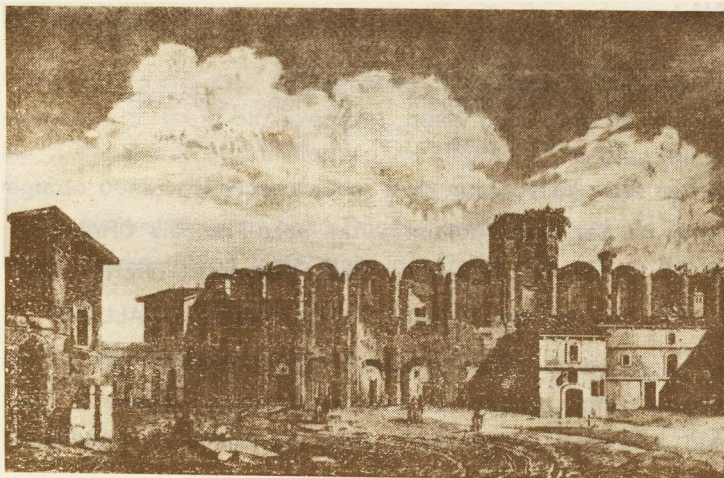
BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE
Siège social temporaire : chez M. Garagnon - Rue Germaine Richier - 13200 ARLES Téléphone 96.17.94

Première série — N° 20

Prix 4 F. 50

Bulletin trimestriel - Mars 1976



L'amphithéâtre à Arles

Sommaire

Éditorial	page 1
Promenade au temps passé (suite)	page 2
Réflexions sur la topographie arlésienne (suite et fin)	page 7
L'ancien pont de Lunel en Arles (poème)	page 9
Le docteur Pierre Pomme	page 10
Li Cresènço Poupulàri (suite et fin)	page 14
Les noms des rues d'Arles au bon vieux temps	page 19
Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence	page 20
Dickens et Amédée Pichot	page 24

ÉDITORIAL

Chers amis,

Une cinquantaine d'adhérents – je devrais dire de fidèles – à notre assemblée générale. Nous les remercions bien vivement de leur présence.

Des différents exposés entendus au cours de l'assemblée, se dégagent plusieurs points positifs : le cours de langue provençale qui en est à sa deuxième année d'existence, la création d'une zone piétonnière que nous n'avons cessé de réclamer, les chantiers de Saint-Blaise et de Sainte-Luce, toujours aussi actifs.

En ce qui concerne notre futur local, les travaux de maçonnerie sont terminés. La municipalité a remplacé trois fenêtres trop vétustes. Un appel est lancé pour meubler le local : table, chaises, armoires pour les archives, rayonnages pour nos livres...

Néanmoins bien des points noirs subsistent : publicité abusive (Foucray, rue du Pont, par exemple), quais du Rhône et avenue Sixte-Quenin à l'abandon et transformés en dépotoirs, le plan du secteur sauvegardé dont on ne parle plus, le démarrage de l'îlot opérationnel dont nous avait si souvent parlé Roger Cornillon et qui n'a pas encore vu le jour, la disparition lente mais inexorable des arbres de la vieille ville...

En ce qui concerne les Alyscamps, nous recherchons une ou plusieurs personnes, étudiants sérieux ou retraités actifs, pour assurer le gardiennage au cours des mois d'été (travail rémunéré, bien sûr).

Tout ceci pour vous dire que, si nous sommes de plus en plus nombreux, les personnes actives sont – hélas – en nombre insuffisant. Un appel est lancé pour venir épauler les quelques personnes dévouées qui, depuis cinq ans, œuvrent pour la bonne marche de notre chère association.

Le président,
R. VENTURE.

Promenade au temps passé

(Suite)

**Se nòstis escourregudo pèr carriero vous vènon pa'ncaro en òdi, zóu !
quau amo lou vièi Arle, nous seguigue.**

Si nos courses par les rues ne vous deviennent pas encore importunes, allons ! qui aime le Vieil Arles nous suivent.

C'est aujourd'hui par la rue Giraud que nous attaquons la Roquette. Partant jadis de la rue Georges-Blanc, elle joignait autrefois la rue du Pont et prenait son nom d'une Boutique Rouge dont nous ne connaissons pas encore la situation ni le commerce.

Mais, tandis que les armateurs, capitaines marins, patrons de barques et matelots trouvaient sur les quais les agrès, drisses, poulies, voiles et goudron nécessaires à l'entretien de notre flotte arlésienne, les marchandises qu'ils apportaient des côtes méditerranéennes faisaient sans doute la richesse et l'attrait de notre Boutique Rouge et de toutes celles voisines du port. On y trouvait les rutilantes étoffes d'Orient, les rouges andrinoples de Turquie, les tissus glacés de Perse que, bordés de soie de Chine, on retrouve encore sur les jolis vanons provençaux, les brunes indiennes fleuries dont nos Arlésiennes faisaient leurs capes à large capuchon orné de dentelle « blonde » de Grenade. Ailleurs, c'était les laines espagnoles ou berbères, « les jargues de cadis roux qui tombaient sur les talons des bergers comme des chapes », les étroites houppelandes à petits carreaux blancs et bruns qui, sous leurs collets de même, semblaient se serrer contre le corps des pâtres. Ne disons rien des confitures de Grèce ou du Levant, des dattes africaines, car notre promenade risquerait fort de trop s'attarder à ces délices gastronomiques, et progressons dans notre rue de la Boutique Rouge.

Vers 1843, quand on établit la grande montée qui nous conduit aujourd'hui au pont de Trinquetaille, bien des immeubles disparurent qui n'étaient certainement pas sans intérêt et dont sans doute nous ne connaissons jamais l'histoire.

Mais l'urbanisme a ses exigences sinon ses impératifs,

« Et la Création est une grande roue

Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un »

ou quelque chose...

Donc, laissant dormir notre mélancolie, attachons-nous à ce qui est encore le présent. Au n°6 de notre rue, une maison nous arrête moins par l'aspect de sa façade que par les souvenirs qu'elle évoque. C'est là qu'au XVIII^e siècle habitait Marie Besson dont tous les analystes nous ont conté l'histoire et que dans notre bulletin du Vieil Arles, le docteur Molinier nous a si bien fait connaître. Longtemps le nom de la rue qui s'ouvre devant sa

porte nous a rappelé la discrète générosité avec laquelle, chaque jour, elle distribuait les bols de bouillon chaud aux plus déshérités de notre ville, puis, voulant continuer sa bienfaisance au delà de la tombe, elle légua cette ancienne maison pour nourrir et abriter les femmes indigentes sortant de l'hôpital.

Mais,

« Un loup survint à jeun qui cherchait aventure

Et que la faim en ces lieux attirait »

tout l'argent de cette pieuse fondation – et il y en avait beaucoup à cette époque – fut fraternellement confisqué, et si les caisses où il tomba n'étaient pas noires, elles étaient certainement rouges. Plus tard, quand les Frères des Écoles chrétiennes revinrent dans Arles, c'est aussi là qu'ils donnèrent aux jeunes garçons une instruction solide dont l'entière gratuité n'était pas obligatoirement subventionnée par les contribuables.

Puis la maison se vendit, fut divisée, nous ne savons ce qu'en ont conservé les propriétaires voisins, mais dès l'entrée de la partie que possède Mme Roux, des sculptures, des feuillages, des mascarons, des rinceaux, un grand paysage attirent le regard, décoration qui nous rappelle celle dont s'orne dans la rue de la République l'ancien hôtel de La Lauzière. Bien sûr, la maison de Marie Besson n'aurait pas suffi toute seule à recevoir les enfants qui vinrent nombreux à cette première école publique, mais les Frères purent s'installer aussi dans une partie et surtout dans les grands jardins de la maison voisine. Elle appartenait alors aux Boulouvard, riches armateurs qui, par le Rhône et Monaco exportaient vers les petits états d'Europe occidentale la graine de luzerne et la garance de Crau. C'est à cette famille qu'appartenait Jean Boulouvard, deux fois maire d'Arles de 1830 à 1843.

Leur hôtel Renaissance et les magasins ou entrepôts qui en dépendaient sont aujourd'hui la propriété de M. Martinez. S'ouvrant sur la rue du Bac, il s'étendait autrefois jusqu'à la rue du Pont-à-Bateaux. C'était avant la Révolution l'hôtel de Saint-Véran dont la moitié abritait la Direction générale des Impôts, des Domaines, des Douanes – on disait alors les Fermes du Roy – d'où le nom que portait parfois la rue du Bac.

Les seigneurs de Saint-Véran, marquis de Montcalm, qui au Plan de la Cour possédaient aussi la maison aujourd'hui de maître Raffray, n'ont pas chez nous la place qu'ils méritent. Leur sépulture presque anonyme dort à Saint-Trophime dans l'ombre d'une chapelle absidale, et leurs armes gravées dans la pierre sont heureusement au Musée Réattu sous la vigilante protection de M. Rouquette. Personne n'ignore le courage et l'action déterminante du marquis de Montcalm dans l'indépendance du Canada. Le nom de ce glorieux concitoyen ne justifierait-il pas un jumelage ? Et pour baptiser les rues nouvelles, pourquoi va-t-on chercher si loin des parrains sans aucun lien avec notre histoire ?

Mais revenons à la rue du Bac. Au début du XVI^e siècle, l'hôtel de Saint-Véran appartenait à la famille de Verdier qui le posséda jusqu'en 1721. La terrible peste ravageait cette année-là notre ville et, comme le Père Brunet de la rue du Pont, le Père de Verdier, Jésuite lui aussi, et dernier représentant de cette antique famille mourut de la contagion. Sa sœur Agnès avait épousé Gaspard de Varadier qui habitait la belle maison qu'avec un louable souci du passé répare si bien M. Capitani, et dont toute la partie ouest a été entièrement détruite en 1944 par le premier bombardement qui a fait tant de mal dans notre ville.

La puissante famille des Varadier s'est, elle aussi, beaucoup promenée dans Arles. On la trouve d'abord rue des Grands-Carmes – aujourd'hui Tribunal de Commerce – où Pierre de Varadier fut assassiné dans une émeute. Nous l'avons signalée dans la rue Barrême, jadis de Saint-Andiol, titre de leur marquisat et, du XVI^e siècle à la Révolution, leur nom désigne la rue du Bouillon – aussi Georges-Blanc – et la rue du Bac jusqu'au Rhône.

Mais Agnès de Verdier et Gaspard de Varadier n'ayant pas laissé de postérité, leur vaste et seigneuriale demeure passa aux de Trimond de Giraud qu'il ne faut pas confondre avec une autre famille de Giraud qui possédait en Camargue le mas de Peint et dont les maisons étaient dans le Bourg-Neuf. Notre bibliothèque municipale conserve de Jean de Giraud plusieurs manuscrits fort intéressants sur nos annales et nos vieilles familles. Leur sépulture tombée en déshérence fut récemment vendue et nous avons eu l'avantage de signaler à M. Garagnon un marbre commémoratif que nous avons découvert dans une desserte du cimetière urbain et qu'il a pu recueillir. C'est, croyons-nous, le seul souvenir matériel de cette famille qui, elle aussi, a donné un maire à notre ville, Pierre Joseph de Giraud, en 1815 et de 1821 à 1824.

Jusqu'à ces dernières années son nom désignait la rue qui, partant de la rue Anatole-France va rejoindre le Rhône. Mais était-il bien nécessaire qu'un prénom vienne depuis peu effacer le souvenir de notre édile ? Et, dans notre ville en continuelle expansion, un quartier ne devrait-il pas rapprocher nos courageux libérateurs que leur dispersion actuelle rend presque inconnus ? Notre vieille cité garderait ainsi ses vieilles appellations et la mémoire de son passé.

Nous comprenons cependant que le nom de Georges Blanc ait remplacé celui du Bouillon, car c'est là qu'en 1910 cet infortuné pompier fut victime de son devoir au cours de l'incendie qui ravagea l'ancienne église des Religieuses Visitandines. Leur monastère, nous l'avons dit, était limité au nord par la rue qui portait leur nom – à la Révolution, rue de l'Amitié ! – et, descendant au couchant jusqu'à la Grande-Poissonnerie – aujourd'hui place Paul-Doumer – formait l'actuelle rue du Port.

Combien dans notre ville croient qu'il s'agit là du port à bateaux, alors que Gilles du Port, né en 1623 d'une famille arlésienne, fut un savant Oratorien ? En 1660, avec le Chevalier de Romieu, il tenta mais sans grand succès de ressusciter l'Académie d'Arles en grande difficulté et mourut à Paris en 1692, après avoir laissé un remarquable ouvrage sur « L'histoire ecclésiastique d'Arles ». Il fut inhumé dans l'église des Trinitaires – aujourd'hui maison de la presse – où était la sépulture de sa famille. Il légua tout son avoir au Mont-de-Piété, à l'Hôpital, à l'Œuvre de Saint-Genest qui secourait les filles pénitentes. Nos concitoyens lui doivent bien un souvenir reconnaissant.

Depuis les bombardements du mois de juin 1944, il est difficile pour les jeunes générations d'imaginer ce qu'était ce quartier. La rue qui porte son nom, alors beaucoup plus étroite était bordée sur sa gauche par une belle maison d'aspect un peu sévère. Elle appartenait au XVI^e siècle à l'antique famille de Mollégès, seigneurs de Châteauneuf, dont un grand domaine et une imposante construction rappellent encore le nom dans le Plan du Bourg.

En 1658, agrandie au nord par l'hôtel de Maillane-Pontevès et la maison du pêcheur Célesti, elle passa à la famille Croze de Laincel que nous retrouvons aussi rue de la République dans une maison qu'ils avaient acquise des Porcelets de Maillane – naguère Crédit Lyonnais – et celui de Piquet de Méjanès, puis de Forbin.

À notre époque où les commodités de l'aviation font trop facilement excuser les pollutions de toutes sortes qu'elle répand sur le monde, nos concitoyens savent-ils qu'en 1784, Augustin Alexis de Laincel fit monter pour la première fois un ballon aérostat dans le ciel de notre ville ? Qui se souviendrait de cette famille si la rue qu'elle habita ne portait pas aujourd'hui son nom ? S'ouvrant dans la rue du Port, elle conduisait à la petite porte ou portalet de l'église Saint-Laurent, aujourd'hui discrète sortie du cinéma Le Capitole. Puis, par un angle droit, elle gagnait le Rhône longeant l'hôtel de Maillane-Pontevès qui, au commencement de notre siècle, était le pensionnat où Mlle Jaquet et ses dévouées collaboratrices formaient aux bonnes manières en même temps qu'à la science les jeunes filles de notre ville.

Tournant à gauche sur le quai, nous trouvons l'auberge de la Tarasque ou de Sainte-Marthe et, comme il était coutume autrefois, ce logis était protégé par la puissante famille d'Aiguières, dont l'hôtel – maintenant Vadon – formait l'angle de la rue Subey, aujourd'hui Laurent-Bonnemant. Il reste si peu de ce qu'on nommait jadis la grande maison d'Aiguières, que nous nous demandons si, avec sa cour dallée et son aristocratique façade ornée de mascarons, la maison de retraite que dirigent avec dévouement les religieuses augustines, n'en faisait

pas partie. Naguère, elle appartenait aux de Montrond, et sa cloche monastique nous dit chaque jour que, malgré la sécularisation de l'église Saint-Laurent, la prière est encore vivante dans notre quartier.

Avec l'église Sainte-Croix, aujourd'hui magasin de meubles, elle était l'une des plus anciennes de notre cité. Fondée avant l'an mil, elle avait été reprise aux XIV^e et XVII^e siècles, et son clocher du XV^e s'élevait sur les restes d'une très vieille chapelle dédiée à saint André. Désaffectée à la Révolution, elle devint tour à tour entrepôt de grains et de laine, salle de patinage à roulettes, puis, en 1914, cantonnement des tirailleurs marocains.

Enfin cette église, dont le titulaire préféra le supplice du feu pour garder intacte la pureté de sa foi, est devenue le cinéma Capitole. Il fait aujourd'hui partie de l'Animation culturelle, et sur ses écrans on voit des gens brûler aussi de flammes qui, hélas ! sont loin d'être purificatrices ! Que reste-t-il de son ancienne façade ? Une gargouille de sexe indéterminé, anomalie à laquelle ne nous ont pas habitués les affiches du Capitole, mais, en face d'une école de filles, ne fallait-il pas se mettre à l'époque de « l'odieux »-visuel ?

Devant la pernicieuse provocation de l'érotisme qui allume et de la pornographie qui détruit, quelle voix dénoncera-t-elle le danger ? Parents, maîtres, clergé, ne désertez plus votre devoir... votre silence serait complice... et pour l'avenir de la jeunesse, donc de la société future, déjà, n'êtes vous pas comptables ?

A. VAILHEN-REMACLE.

(à suivre)

Réflexions sur la topographie arlésienne (suite et fin)

L'histoire du Petit Rhône soulève moins de problèmes que celle du Grand Rhône. Sur la carte de Bompario, il est appelé Robine et son delta se compose de quatre bras dont le plus occidental passe près d'Aigues-Mortes, localité qui, vraisemblablement, n'a pas été construite aussi près de la mer qu'on le prétend. Plus tard, ce bras se colmata, il ne figure plus sur la carte de Homanno et ses traces sont dites Rhône Mort. On ne saurait dire à quel moment il cessa d'être navigable ; en particulier si, en 1165, la flotte pisane l'emprunta pour remonter jusqu'à Saint-Gilles où elle se heurta à celle des Génois.

Il n'est pas évident que le bras des Saintes ait toujours existé. Son lit actuel ne daterait que du moment où, en 1522, il envahit les terres d'Icard et d'Orgon. Bien que postérieure, la carte de Bompario situe son embouchure à l'est des Saintes (Les Trois-Maries) et l'appelle gras d'Orgon. Il est possible que cette carte corresponde à la situation qui était celle d'avant 1522, l'erreur ne portant que sur le nom donné au gras. En 1650, une batterie fut construite sur son musoir. En 1876, ce musoir formait écueil à cent mètres de la côte ; aujourd'hui, c'est un haut fond éloigné d'un kilomètre. Concernant ce bras, on peut encore remarquer que la boucle du Reculet, en aval du bac du Sauvage, s'étend de plus en plus vers le sud tandis que le courant creuse de plus en plus vers l'ouest la boucle de l'Amarée.

Les deux autres bras se situent entre les deux précédents. Tels qu'ils sont dessinés sur la carte de Bompario, on peut admettre que l'un est le Rhône Mort de l'étang du Repaus, l'autre, qui s'en détache en dessous des salins de Pécais pour atteindre la mer au gras Neuf, peut être le Rhône Vif.

Après la carte de Bompario, aucun document, portulans compris, ne donne une idée acceptable de la côte ou des embouchures. Toutefois, les Itinéraires et quelques textes de la même époque amènent à supposer que, pour le Grand Rhône, les variations furent assez peu sensibles, le fleuve ne faisant que déplacer son cours principal d'un lit à l'autre autour d'un point qu'Ammien Marcellin appelle Ad Gradus et situe à XVIII milles, soit 27 km, d'Arles, c'est-à-dire approximativement à hauteur de la tour de Parade ou de l'île de la Louisiane. Selon Ethicus, le gradus Massilitanorum n'en était éloigné que de XII milles, ou 18 km, puisqu'il était à XXX milles d'Arles par le fleuve. En admettant que le cours du Rhône ait été alors rectiligne, cela ne fait que reporter ce gradus ou gras à trois kilomètres environ au large de la côte actuelle, à peine plus loin que la carte de Bompario semble permettre de la situer.

Il convient cependant de remarquer qu'une telle distance est celle où se rencontrent des fonds de quinze à vingt mètres, profondeur de la presque

totalité du golfe de Beauduc. Héracléa, Anatalia et Rhodanousia, trois localités données comme ayant existé non loin des embouchures du Rhône et qui n'ont jamais été retrouvées, ni valablement identifiées, sont peut-être ruinées sous cinq ou dix mètres d'eau.

La carte de Bompario diffère, en outre et surtout, de toutes celles qui lui sont postérieures en ce sens qu'elle montre la Camargue coupée en deux, du nord au sud, par une ligne d'eau qui commence au Petit Rhône aussitôt après Trinquetaille, traverse un Vaccarès très réduit en superficie et occupé en partie par des salines, arrive enfin à la mer à l'est et non loin de l'embouchure du Petit Rhône, par ce qui semble être une suite de petits étangs. À cet égard, elle est identique au dessin donné de la Camargue par la table de Peutinger et elle est conforme aux textes anciens selon lesquels le Rhône avait trois embouchures. Pour Pline, ces embouchures étaient appelées Hispaniense, Metapinum et Massiloticum ; elles étaient sans doute les trois principales car d'autres auteurs en comptaient jusqu'à sept, comme le faisait Mistral :

**Arle ! Talamen s'estalouiro
Que dóu grand Rose que revouiro,
N'en tèn li sèt escampadouiro.**

On admet que l'embouchure hispanienne était, à cause de son nom, la plus à l'ouest, identifiable avec le Petit Rhône d'Aigues-Mortes, et que l'embouchure Massiloticum était le gradus Massilitanorum qu'Ethicus plaçait à XVI milles (24 km) de Fos par la mer. On a rapproché le nom de Metapinum de celui de l'étang de Tampan, mais il semble plus normal d'identifier cette embouchure avec le grau de la Fourcade et la branche correspondante du Rhône avec le Rhône de Saint-Ferréol, nécessairement prolongé, au-delà de Méjanès, non par la roubine de la Petite Montlong comme cela a été bien souvent écrit, mais par un cours d'eau dirigé vers le nord, donc ayant un tracé peu différent de celui du canal du pont de Rousty. Dans sa forme actuelle, ce canal ne date que du XIX^e siècle ; il n'est que l'aménagement d'une roubine d'irrigation qui, entre 1508 et 1549, remplaça ce que les textes de l'époque appellent la Grande Brassière de la Camargue Major. C'est vraisemblablement cette brassière ou cette roubine qui, sur la carte de Bompario, aboutit au Vaccarès, et le mas de Vert peut lui être redevable de son nom (Vert ou Ver, pour ruisseau).

Quand la table de Peutinger fut établie, le Vaccarès n'existait pas. Des restes d'occupation ont été vus (constructions, tombeaux) au large de ses bords chaque fois que son niveau a baissé ; au bois des Rièges, des traces d'une chaussée auraient même été repérées ; des poteries, monnaies, etc., ont été retrouvées tant sur les Rièges que dans l'île de Mornès et dans le Fournelet. Ce n'est qu'en 1225, sauf erreur, qu'il en est fait mention pour la première fois : la commune d'Arles l'acquiesça d'Hugues des Baux pour la somme de trente six mille sols, prix que des salines et pêcheries devaient justifier et qui montre que l'étang commençait à avoir

quelque importance. Il ne fit ensuite que s'agrandir si bien qu'il put être qualifié de « chancre de la Camargue ».

Le fait que le Vaccarès n'existait pas à l'époque romaine et la table de Peutinger obligent à considérer que le cours d'eau qui devint la Grande Brassière de la Camargue Major se continuait alors par le Rhône de Saint-Ferréol. Un texte de 1015 en apporterait la preuve s'il était assuré que le nom du pont de Rousty vient bien de Rusticella, construction qui était « non longe a flumine Rhodani », mais on n'a pas d'autre précision sur l'emplacement de cette Rusticella.

Ce qui résulte, en définitive, de la table de Peutinger et de la carte de Bompario, c'est qu'à aucun moment depuis l'époque historique un bras du Grand Rhône ait pu traverser la Camargue d'est en ouest, et que le Rhône de Saint-Ferréol n'a jamais été une prolongation naturelle de la Petite Montlong. Le contraire a été soutenu en considérant que les terrains, de part et d'autre des roubines d'irrigation de la Triquette et de la Petite Montlong, plus élevés que les marais qui les bordent, étaient d'anciens ségonnaux formés par l'accumulation des alluvions au moment des crues. Bien que cette conception ait encore ses partisans, il paraît superflu de la réfuter, et c'est abusivement que le mot ségonnaux a été employé pour désigner ces soit-disant levées fluviales car ce mot, dont ni l'origine (forme ancienne secunda) ni le sens ne sont connus, s'applique à des terrains bas près des berges du fleuve, souvent inondés et souvent occupés par des saulaies.

Ch. HANS.

L'ancien pont de Lunel en Arles

Près du Rhône dompté, de beaux lions de pierre
Pour l'instant oubliés se tiennent tout pensifs
Écoulant l'eau chanter, ils dressent attentifs
Chacun, vers le zénith, leur belle tête altièrè.

Je revois le vieux pont qui, près d'eux, à l'arrière,
Recevait les serments d'amoureux émotifs
Venant au rendez-vous pour des baisers hâtifs ;
Les fauves les voyant prenaient un air austère.

Je rêve en retrouvant ces fidèles gardiens,
Vestiges d'un passé si cher aux Arlésiens :
Dans mon cœur se profile une image vivace.

Enfant, je suis venu jouer sur leur palier,
Nous franchissions ensemble en songe tant d'espace
Avec un blanc nuage en guise de voilier.

Irène FOUASSIER.

Le docteur Pierre Pomme

Le docteur Pierre Pomme est né à Arles dans une famille de médecins bénéficiant d'une grande considération dans notre cité.

La date de sa naissance et celle de sa mort prêtaient à discussion. En effet l'Encyclopédie des Bouches-du-Rhône porte, à la suite de son nom, 1735-1812, et ces dates ne nous donnaient pas satisfaction, elles ne concordaient pas avec les points de repère que nous avons : il aurait fallu qu'il entre à la Faculté à neuf ans et qu'il se marie à seize.

Lorsque tout récemment – c'était en 1972 – M. Jean Monteil a présenté, en une conférence magistrale devant l'Académie d'Arles, l'étude qu'il avait faite de la correspondance échangée, à la fin du siècle dernier, entre le professeur Grasset, de Montpellier, qui voulait écrire la vie et l'œuvre du docteur Pomme, et M. Guillaume Martin-Raget, d'Arles, à qui il demandait les renseignements biographiques dont il avait besoin. Cette étude a permis de retrouver dans les archives paroissiales l'acte de baptême de Pierre Pomme et de fixer sa date de naissance avec certitude au 5 juin 1728, et dans les archives municipales de l'état civil la date de sa mort inscrite le 7 avril 1814.

Il était alors commun qu'un fils suive les traces de son père et embrasse la même profession, et l'on avait ainsi des familles de notaires ou d'avocats, des familles d'agriculteurs, de marins ou de commerçants, et des familles de médecins. Le jeune Pomme n'échappa pas à la règle et, sitôt terminées les études qu'il pouvait faire à Arles, il fut envoyé à Montpellier où, le 7 novembre 1744, âgé de 16 ans, il prit ses premières inscriptions à la Faculté de Médecine.

Il y suivit régulièrement les trois années d'étude nécessaires à cette époque pour obtenir le diplôme et, en 1747, il passa successivement, comme il était alors d'usage, les trois examens classiques : le baccalauréat le 16 février, la licence le 27 juin et le doctorat le 10 août.

Riche de ses titres universitaires et fidèle à ses origines, il revient à Arles où il épouse en 1751 la fille d'un commerçant arlésien, qui lui donnera deux fils et une fille, et où il exercera sa profession pendant quinze ans.

Dès les débuts de sa carrière, et même dès ses études, il s'intéresse surtout aux maladies nerveuses et il prouve très tôt son goût pour la recherche en publiant le résultat de ses observations et en particulier une « Relation de la maladie de Mademoiselle... », parue en 1754 chez Gaspard Mesnier, l'éditeur arlésien, où il décrit en détail et très objectivement un cas typique d'hystérie avec son traitement et sa guérison. Fidèle au secret médical il ne nous révèle pas le nom de sa patiente.

Ambitieux, Arles ne lui suffit pas et, en 1766, il tente sa chance et va s'installer à Paris à la poursuite de la gloire.

Ses succès dans le domaine neuropsychiatrique lui procurent rapidement une réputation élogieuse et une clientèle nombreuse et de qualité. On sait qu'il soigna Mademoiselle du Deffand et que la princesse polonaise Lubomirska n'hésitait pas à faire le voyage Varsovie-Paris pour le consulter.

Il faut se souvenir que le climat du XVII^e siècle était favorable aux maladies nerveuses. Une civilisation décadente et une société sentant approcher sa fin créaient l'atmosphère nécessaire. Les exemples célèbres ne manquent pas : l'hystérie collective des convulsionnaires de Saint-Médard, le goût du merveilleux et de la sorcellerie qui fit le succès du mage Mesmer et de son baquet d'eau où l'on trempait les pieds en se convulsant, l'hypocondrie de Voltaire qui annonçait et redoutait déjà sa mort en 1723, âgé de 29 ans, alors qu'elle ne survint qu'en 1778 quand il en avait 84, les alternances de dépression et d'excitation de Mme du Barry ou de la princesse de Lamballe.

C'est donc fort d'expériences nombreuses et caractéristiques, qu'il publia son œuvre maîtresse, le « Traité des affections vaporeuses des deux sexes, ou maladies nerveuses, vulgairement... maux de nerfs », qui connut un grand succès et garda longtemps son actualité puisqu'il fut réédité à six reprises entre 1760 et 1803 (Lyon 1760, Paris 1763, Lyon 1767, Paris 1782, Paris 1803, Paris 1803).

Son érudition et sa notoriété le font entrer à la Société Académique des Sciences et enfin, consécration suprême, il est nommé médecin consultant du Roi et de sa fauconnerie.

Cette charge royale et sa riche clientèle lui permirent de constituer assez rapidement une fortune enviable. Il put donc par la suite se livrer à ses travaux de recherche et de publication sans souci matériel.

Les attaques furent à la hauteur des succès. Les envieux et surtout les tenants d'un académisme statique et stérile le critiquèrent violemment et l'accablèrent de contradictions et de sarcasmes. Mais il ne faut pas croire qu'il pliait l'échine et s'offrait en victime expiatoire. Bien au contraire il se défendait très énergiquement et répondait avec véhémence. Nous avons de lui une publication de 1771 dont le titre est tout un programme et nous permet d'apprécier le climat dans lequel se déroulaient ces discussions scientifiques, c'est le « Nouveau recueil de pièces publiées pour l'instruction du procès que le traitement des vapeurs a fait naître parmi les médecins ».

Même la Faculté de Montpellier renia son enfant et rejeta ses théories. C'est ainsi que son neveu, Guillaume Pomme, qui avait lui aussi suivi la vocation familiale,

ayant terminé ses études de médecine, devait soutenir sa thèse devant cette Faculté en 1785. Pour ce travail, il voulut présenter une défense de l'œuvre de son oncle. Cela lui fut refusé et, pour obtenir son diplôme, il dut changer de sujet.

De même un jour, le docteur Pomme rencontra un de ses anciens maîtres, le professeur Fizes. Il lui exposa ses théories et lui communiqua le résultat de ses observations. Le professeur lui donna entièrement raison et l'encouragea à persévérer mais, lorsqu'il fut question de prendre parti, de défendre son élève et pour cela d'attaquer la forteresse universitaire, il se contenta de répondre dans son langage languedocien : « Fau laissa courré l'aigo » (il faut laisser l'eau courir). Révolté et bouillonnant, Pomme aurait répondu, prétend-on, par l'apostrophe indignée de Cicéron devant le Sénat romain : « Quousque tandem Catilina... » (Jusqu'à quand enfin Catilina...).

Cependant, comme tout élève, il garda à son école une certaine reconnaissance et signa toujours ses ouvrages « Pierre Pomme, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier » et il garda une grande vénération pour son maître, le professeur Claude Chaptal.

Il eut aussi des défenseurs éminents et en premier lieu Voltaire qui, dans son Dictionnaire philosophique, à l'article « démoniaque », présente le docteur Pomme comme le précurseur d'une médecine raisonnée et expérimentale appelée à remplacer tous les traitements basés sur la magie ou la métaphysique. Il rédige ainsi le sous-titre de cet article : « démoniaques, possédés du démon, énergmènes, exorcisés, ou plutôt malades des pâles couleurs, malades de la matrice, hypocondriaques, épileptiques, cataleptiques, guéris par les émoliens de M. Pomme », puis il rapporte un exorcisme attribué à saint Paulin, sur la personne d'un possédé du démon qui marchait aux voûtes d'une église, la tête en bas, et il ajoute : « il nous sera permis de dire que ce n'est pas ainsi que nous guérissons aujourd'hui les démoniaques. Nous les saignons, nous les baignons, nous les purgeons doucement, nous leur donnons des émoliens ; voilà comme M. Pomme les traite et il a opéré plus de cures que les prêtres d'Isis, de Diane ou d'autres n'ont jamais fait de miracles. »

Ému et flatté par cette prise de position en sa faveur d'une personnalité aussi célèbre que Voltaire, Pomme lui écrivit pour le remercier et Voltaire lui répondit. Le texte de ces deux lettres fut donné par le « Journal Encyclopédique » et il est conservé à la bibliothèque d'Arles. Dans la sienne, Pomme prend un ton épique et avec grande emphase affirme : « Oui, Monsieur, je guéris les démoniaques, je rends la vue aux aveugles, je fais marcher les boiteux, je ressuscite enfin les morts et j'apporte à tout l'univers la manière simple d'opérer des merveilles, mais je n'ai pu parvenir encore à guérir les entêtés, les fanatiques et les médecins de mauvaise foi. »

Brusquement, en février 1772, à la suite peut-être de quelques ennuis de santé, il semble abandonner la lutte et quitte Paris pour revenir à Arles s'installer dans cette maison du Plan-de-la-Cour qu'il ne quittera plus.

C'était un changement de domicile, mais non un abandon, et il continuera à défendre vigoureusement ses théories et à publier sur le même rythme que lorsqu'il habitait Paris.

La légende veut que ses vaporeuses patientes parisiennes aient continué à le consulter, faisant tout exprès le voyage à Arles. Et ce serait pour les recevoir, les loger et les traiter qu'il aurait acheté le mas Notre-Dame d'Amour, sur les bords du Vaccarès, pour en faire une sorte d'établissement de cures, de maison de repos. Le professeur Grasset, dans un élan poétique, commente : « Quel joli nom pour y soigner des maladies vaporeuses, en pleine Camargue, dans le futur pays de Mireille. »

Peut-être moins heureux en médecine générale qu'en psychiatrie, il s'engagea, avec sa fougue habituelle, dans la polémique du quinquina, soutenant contre ses confrères arlésiens, les docteurs Laudun et Bret, la supériorité du bouillon de poulet sur la quinine dans le traitement des états fébriles. Cette doctrine ne mérite aujourd'hui qu'un sourire, mais il la défendit avec le même courage et n'hésita pas à publier des « Mémoires et observations cliniques sur les abus du quinquina », édition augmentée de quelques observations pour et contre le quinquina (Paris, 1803).

Sa curiosité n'était pas limitée à la médecine, il s'intéressa à toutes les sciences. Nous lui devons une « Notice sur l'électricité, le galvanisme et le magnétisme », éditée à Paris en 1804 ; il avait donc 76 ans et ces sciences n'en étaient qu'à leurs balbutiements.

Son enthousiasme ne faiblira jamais. Âgé de 79 ans, il publiait encore des mémoires pour défendre ses théories et confondre ses détracteurs.

Sa compétence et son autorité le firent élire membre de plusieurs académies de province, en particulier celles de Marseille et de Lyon.

Ce scientifique impétueux, pour ne pas dire emporté, fut un politique modéré. Pendant la Révolution, il prôna l'opposition de notre ville à la violence que Marseille voulait lui imposer par la force. Il fut considéré comme le chef spirituel du parti des Chiffonistes.

Malgré ses opinions et sa fortune, sa modération et son honnêteté lui permirent de traverser la plus grande partie de la tourmente sans ennui

majeur. Ce ne fut qu'au plus fort de la Terreur, au printemps 94, qu'il dut quitter Arles pour se réfugier à Uzès. Précaution inutile car il y fut arrêté et emprisonné pendant quatre mois et demi, jusqu'au 9 Thermidor, où, les portes des prisons s'étant ouvertes, il put regagner son domicile arlésien.

Sa notoriété et sa popularité seront consacrées en 1795 par son élection à la mairie d'Arles.

Ce mandat sera émaillé d'une péripétie imprévue : peu après son élection, par une décision arbitraire, le commissaire du gouvernement, le représentant du peuple Guérin, annulait ce suffrage populaire et nommait Louis Bret maire d'Arles. Ce fut un tollé général et, devant les protestations de la population arlésienne et les risques de troubles, Guérin dut annuler son arrêté et rétablir Pomme dans ses fonctions civiques après trois jours seulement d'interruption.

Le docteur Pierre Pomme fut un médecin très écouté en son temps, un Arlésien conscient de ses devoirs civiques, il fut aussi un homme de goût : il choisit pour demeure cette belle maison du Plan-de-la-Cour et ne négligea jamais de l'entretenir et même de l'améliorer, il y constitua une riche bibliothèque d'ouvrages médicaux et scientifiques qu'il sut orner de belles reliures.

Mais ces qualités peuvent passer au second plan, sa vertu primordiale fut d'être un précurseur dans sa spécialité.

En ces temps, pas très éloignés des Diafoirus, où la neuropsychiatrie était complètement ignorée et où toutes les affections en relevant étaient considérées comme possession du démon, vapeurs, sortilèges ou envoûtements, il sut parfaitement observer, étudier, décrire et traiter ce que l'on nommera au XIX^e siècle convulsions ou neurasthénie et que nous appelons aujourd'hui comitialité, hystérie ou névrose.

À la fin du siècle dernier, Guillaume Martin-Raget, écrivant au professeur Grasset, disait : « Il est nécessaire de ressusciter Pomme et de lui donner la place qui lui revient dans l'histoire de la médecine. Il doit avoir son socle, son piédestal. »

Quatre-vingts ans plus tard, le 23 novembre 1975, grâce à l'intervention de la Société des Amis du Vieil Arles et à l'aimable compréhension du propriétaire de l'immeuble, M. Marcel Moureau, l'oubli est réparé, le vœu de Guillaume Martin-Raget se réalise et, si le docteur Pierre Pomme n'a pas son socle, son piédestal, il aura désormais son inscription dans la pierre pour témoigner que les Arlésiens ne sont pas des ingrats et qu'ils ont le culte de leurs glorieux ancêtres.

M. MOLINIER.

Li Cresenço Poupulàri

(suite et fin)

LIS AIGO E SIS ESPERIT

LI TREVO - LOU DRAC DÓU ROSE.

Autant fantastico es l'evoucacioun de la danso di Trèvo sus lou pont de Trencò-Taio, au cant VI de **Mirèio**, quouro Ourrias s'enfugis après avé tua Vincèn, coume lou crèi.

Lou gardian demando à tres marin de ié faire passa lou Rose sus sa barco. Mai es la niue de San Medard, e li trèvo di negadis ressusciton e s'entournon sus terro en longo proucessioun, « à renguiero, em'un cire alumina ». « l'a de vièi, de jouine, de femo »... e i'a li bèlli chatouno li folo d'amour qu'an nega sa doulour « de se vèire separado / de l'orne ama ». Tóuti « cercon li bònis obro et lis ate de fe / Que sus terro samenèron ». Aquéli bònis obro vènon uno flour, e quand li trèvo an pouscu faire un bouquet, lou fan vèire à Diéu e li porto de Sant Pèire se duerbon.

Lou pilot devino qu'Ourrias a tua quaucun car la barco « soutu uno envesiblo forço... sèmpre que mai bidorso » ; pièi s'emplis d'aigo e dóu tèms qu'Ourrias agoto, li Trèvo danson sus lou pont de Trencò-Taio. La barco toumbo à foun ; li pescadou, qu'èron de Trèvo, se quindon « au rai claret » manda pèr li mort.

« D'entre l'aigo que l'enmourraio,
Ourrias peréu mando à la traio
Si man crispado !... À Trincataio,
Li Trèvo, aquelo niue, dansèron sus lou pont ! »

Dins lou Rose, l'avié pas soulamen li Trèvo di negadis, mai un Drac. Èro un moustre alu e anfibieù, emé lou cors d'uno serp, lis espalo e la tèsto d'un bèu jouvènt. Assajavo d'atraire dins li founsour dóu flume lis imprudènt enfada pèr la douçour de sa voues.

Gervais de Tilbury nous dis qu'uno Bèu-Cairencò que fasié sa bugado dins lou Rose, fuguè raubado en 1250 pèr lou Drac que l'empresounè sèt an pèr que fuguèsse la nourriço de soun enfant. Pièi la liberè. Lou meme Gervais de Tilbury nous dis que lou Drac abitavo dins li founsour dóu Rose, soutu lou palais de Sant Jan de Jerusalèn, en Arle.

Es bèn vrai tambèn, segound lou Rouman de Sant Trefume (escrì au siècle quatourgen) qu'à l'orle dis Aliscamp monte trevavon li demòni di pagan,

l'estang dóu « Mal Croset », alimenta pèr lis aigo dóu Rose, èro un liò infernau d'ouute touto vido avié parti. Li demòni i'atrasien li gènt. Mai un jour Sant Trefume lis escounjuré e faguè veni tourna-mai dins l'estang forço bèu pèis bèn goustous.

LI SIMPLO MAGICO.

Pèr s'apara contro limarrits esperits, l'avié d'erbo e subre-tout la mandragouro.
Avans de « franchi lis espravant... dóu Sabatòri », Taven dis i jouvènt :

— Davalas lèu, qu'es deja l'ouro
De se cencha de mandragouro !...

— Vaqui ! Taven ié faguè signe...
O planto santo de moun segne
Nostradamus ! brout d'or, bastoun de Sant Jousè,
E vergo masco de Mouise !
Crido ; e de l'erbo que vous dise,
Cregnèto, courounè li vise
Emé soun capelet qu'à geinoun ié pausè.

Pièi s'aubourant : Es l'ouro, es l'ouro
De se cencha de mandragouro !
De la planto creissudo à l'asclò dóu roucas
Cuei tres jitello : n'en courouno
Elo, lou drole, la chatouno...

— Avans toujours ! — E s'enfourgouno,
Ardènto mai que mai, dins li sourne traucas ».

(Mirèio, c. VI.)

Aquelo courouno de masc es sa sauvo-gàrdi pèr arriba sauve e segur à la tregenco baumo :

« E douna siuen que noun s'escape
La courouno de masc que vous cencho lou front ».

(id.)

Taven garira Vincèn emé si paraulo magico e la menèstro que boui dins l'oulo,
mais subre-tout « Pèr l'esperit que la travaio / E d'un vènt proufeti ié gounflo lou galet ». Verai, dis

... « de meme que lou mège
Souvènt tiro lou bon dóu pièje,

Pèr la vertu di sourtilège
Fourcan, nautre, lou mau à coungreia lou bèn.
Car sian li Masco. E noun i'a causo
Qu'à nosto visto rèste clauso... »

(id.)

Es curious, peréu, de vèire que la racino de la mandragouro servié pèr faire la « man de glòri » : valènt-à-dire pèr faire doubla cade jour l'argènt que se ié metié toco-toco.

Li masc avien tambèn l'erbo di masco qu'aparavo di tron ; l'erbo-de-Sant-Jan que se culissié en aquéu jour, avans lou trelus dóu soulèu e que servié contro li plago, lou tron e lis enmascacioun. En Rouergue, l'erbo-de-la-routo, culido la vèio de la Sant Jan, au calabrun, en caminant de reculoun, fasié veni invisible.

Forço àutris erbo èron estraordinàri. Li legèndo nous an parla de l'erbo de la pimpinello :

« Pèr l'erbo de la pimpinello
M'an fa mouri dessus lou champ ».

Aquelo dicho es dins un conte pouplàri que narro l'istòri d'un fraire tua pèr soun fraire en anant culi aquelo planto fabuloso.

E tóuti counèisson l'istòri de la bello Yu, la plus jouino di chato dóu prince di Baus, que mourigué en culissènt l'erbo di sabre empouisounado pèr li maladiçoun de la boumiano. Aquelo èro la maire dóu baroun de Baracan, negre e pelous, que voulié que la princesso siguèsse la flour de soun castèu de Mount-Majour.

Li vertu magico dis erbo an toujours atra lis orne. Anibert, istourian de Cordo, dis que souto Louis XV, lis Arlaten anavon culi sus aquelo colo quàuqui simple famoso.

Es bèn verai que n'i'en a forço. **Lou Tresor dóu Felibrige** de Mistral douno uno tiero proun longo. Li noum di planto soun poulit o curious coume pèr eisèmples l'erbo d'amour, de coucu, di bons orne (car sa flour bluiro semblo la coulour dóu vèsti di Bons-Orne, religious), d'infèr o dóu diable (autre noum de la ninfèio perqué li gènt pensavon que lis aigo profundo di palun èron la demouranço di demòni).

Li planto èron recercado pèr si vertu medicinalo coume l'erbo de desenfladuro (contro li pougneduro di vipero), l'erbo de carboun, de la gravello, de la pisseto, dis agacin... ; o pèr si vertu doumestico coume l'erbo de reboulo pèr faire caia lou la ; de l'estam, pès escura l'estam ; di jusiòu pèr tegne en jaune (dins un tèms, lo jusiòu devien

avé un capèu jaune) ; di cime pèr empacha, emé lis aspreta de si fueio, li punaiso d'ana sus li lié. L'erbo-punaiso se troubo tambèn dins la dicho : « semblo Nosto-Damo dis erbo-punaiso » quand se vòu parla d'uno devoto pessugueto.

Quàuquis uno èron recercado pèr si vertu especialo couine l'erbo de bregand e l'erbo di gus.

Li voulur se servien de la grano de la proumiero pèr endourmi aquéli que voulien despuia. Li mesquin que demandavon l'óumorno se servien de la segoundo pèr faire parèisse si mèmbe blave e plagous.

*

* *

Se vèi dounc que lis orne an toujours cerca lou biais de s'apara contro lou subre-naturau. Se soun servi di simplò, dins li tres quart dóu tèms, mai avien proun d'àutri recèto.

En Arle, pèr eisèmple, li gènt metien un grapaud dins un toupin plen d'òli d'òulivo, e l'adusien au fournié pèr lou faire couire. Aquelo òli, pièi, garissié li fèbre. Lou toupin, counserva dins l'oustau, fasié desaparèisse l'umideta ; pendoula au plafoun, garissié de la pòu e aparavo subre-tout contro li marrit sort.

Assajas la recèto, se voulès...

Cigaleto dóu Velout.

Les noms des rues d'Arles au bon vieux temps

Évolution des noms à travers les âges
(d'après des plans anciens de 1871 et de 1743)

1976	1871	1743
Dr Fanton (rue du) :		
— rue de l'Arc		
Constantin - rue du Sauvage	Neuve (rue)	Pas de nom
— rue du Sauvage - place Saint-Roch	Saint Roch (rue)	?
Dominicains (rue des)	Dominicains (rue des)	?
Dominique Maisto (rue)		
— rue du Grand Prieuré - rue du Sauvage	Trouille (rue de la)	?
— rue du Sauvage place Saint-Roch	Saint Louis (rue)	?
Douaniers (rue des)	Douaniers (rue des)	Olivier (rue d')
Dulau (rue)	Dulau (rue)	Hôtel Dieu (rue de l')
Écoles (rue des)		?
Giraud (rue) :		
— quai de la Roquette - rue du Port	Giraud (rue de)	?
— rue du Port - rue Anatole France	Visitation (rue de la)	?
Émile Barrère (rue)	Abbaye (rue de l')	?
Équerre (rue de l')	Équerre (rue de l')	?
Favorin (rue)	Saint Lucien (rue)	?
Favorin (impasse)	Saint Lucien (impasse)	Saint Lucien (impasse)
Fleury Prudhon (rue)	Bramefan (rue)	Bramefan (rue)
Forum (place du)	Hommes (place des)	Bourse (rue de la)
Forum (rue du)	Forum (rue du)	?
Four qui passe (rue du)	Four qui passe (impas.)	?
François Arago (rue)	Boeufs (rue des)	?
Frédéric Mistral (rue)	Collège (rue du)	?
Frères Vieux (rue des)	Frères Vieux (rue des)	?
Gageron (rue)	Gageron (rue)	?
Genive (rue) :		?
— quai de la Roquette - rue Raillon	Genive (rue)	Genive (rue)
— rue Raillon - rue Trianon	Roquette (place de la)	Boussicaud (planet de)

(à suivre)

Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence

TITRE - II - DE LA CONQUÊTE ROMAINE AU ROYAUME D'ARLES

Datation	ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET DANS LE MIDI MÉDITERRANÉEN ET LANGUEDOCIEN
<p data-bbox="191 403 351 456">Neuvième siècle (suite)</p> <p data-bbox="253 624 288 643">828</p>	<p data-bbox="553 323 975 376">Chapitre III. — Le temps des Barbares, le temps des malheurs (suite)</p> <p data-bbox="418 627 997 727">Un concile se réunit à Toulouse auquel assiste l'archevêque NOTHON. Ses travaux portent sur la réforme du clergé que menaçaient plusieurs hérésies.</p>

**ÉVÈNEMENTS
EN FRANCE ET EN EUROPE
et événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments
Arts
et Littérature

826 - Révolte des Francs dans la marche d'Espagne où ont pénétré les Musulmans.

827 - BERNARD de Septimanie défait les Arabes devant Barcelone. Les Arabes occupent la Crète.

828 - Le corps de l'évangéliste SAINT MARC est transporté de Constantinople à Venise par deux marchands.
Pour abriter cette relique, une basilique est fondée à RIALTO. Première esquisse de la place Saint-Marc.

829 - CHARLES reçoit de son père à la diète de WORMS, la Souabe, l'Alsace et une partie de la Bourgondie.
Rébellion de LOTHAIRE qui regagne l'Italie.

830 - La noblesse rassemblée à Compiègne proclame LOTHAIRE empereur. Une nouvelle assemblée à Nimègue restaure LOUIS à la tête de l'empire.

831 - LOUIS est confirmé dans sa dignité impériale par la diète d'AIX-LA-CHAPELLE.
Les Arabes s'emparent de Palerme : forts de leur conquête de la Crète et de la Sicile, ils vont envahir l'Asie Mineure et menacer sérieusement l'Empire byzantin.

832 - LOUIS retire l'Aquitaine à son fils PÉPIN pour la donner à son quatrième fils CHARLES.

826 L'empereur LOUIS fait installer un orgue au palais d'Aix-la-Chapelle.

L'unification de la liturgie entraîne un renouvellement de la musique d'Eglise.

ALCUIN écrit un traité sur les huit modes (méthode grecque et byzantine de composition de la gamme en partant de chacune des notes de l'échelle musicale).

RABAN MAUR, au célèbre monastère de Fulda, écrit un « De musica et partibus ejus » et compose probablement l'hymne de la Pentecôte.

À cette époque la musique ne s'écrit pas encore sur une portée mais les notes sont indiquées par des accents au-dessus du texte qui donneront naissance aux neumes.

CHRODEGANG fonde à Metz une école de chant sur le modèle de la Scola romaine.

838

Les Sarrasins arrivés par mer débarquent en Provence et ravagent Marseille. Ils emmènent en esclavage un grand nombre d'habitants et de clercs et détruisent l'abbaye Saint-Victor.

L'abbesse des moniales, EUSÉBIE, pour échapper à la convoitise des barbares, se défigure, ainsi que toutes les filles de son couvent.

842

Remontant le Rhône, les Sarrasins pillent ARLES à nouveau.

Note : cf. bulletin n° 18 page 18. Construction de la chapelle Sainte-Croix. Comme cela arrive bien souvent l'Histoire n'a pas suivi l'architecture. La chapelle que nous pouvons admirer aujourd'hui n'est pas celle construite sur ordre de CHARLEMAGNE en 799 ; elle date du XII^e siècle. Peut-être s'agissait-il de celle dont les ruines sont encore visibles sur la colline du Castellet mais rien n'est moins sûr.

ÉVÈNEMENTS
EN FRANCE ET EN EUROPE
et événements très importants extérieurs à l'Europe

Monuments
Arts
et Littérature

833 - PÉPIN et son frère LOUIS, dit le Germanique, se rebellent contre leur père. L'armée impériale passe à LOTHAIRE revenu d'Italie pour se joindre à ses frères. L'empereur LOUIS LE PIEUX est déclaré inapte à régner.

835 - La diète de Thionville annule cette déposition.

C'est après cette date que la célébration de la fête de la Toussaint se répand dans toute la Chrétienté.

837 - LOUIS confirme les droits de son fils CHARLES sur la partie occidentale de l'Empire. Soulèvement des Chrétiens et des Juifs à Tolède.

838 - 13 décembre : mort de PÉPIN. LOUIS refait le partage de son empire. Rébellion de LOUIS le Germanique.

840 - 20 juin : mort de LOUIS LE PIEUX. La guerre éclate entre LOTHAIRE et LOUIS le Germanique allié à CHARLES.

841 - LOTHAIRE qui veut faire valoir sa suzeraineté en tant qu'empereur sur ses deux frères est vaincu par ces derniers à Fontanet-en-Puysage (près d'Auxerre). 12 mai : des Vikings danois pénètrent dans l'estuaire de la Seine, incendient Rouen et atteignent Saint-Denis.

842 - Les deux frères victorieux s'allient solennellement et signent le 14 février le fameux « Serment de Strasbourg ». LOTHAIRE EST CHASSÉ D'AIX-LA-CHAPELLE.

M. BAILLY
(à suivre)

830/840 L'Abbé de Fulda, RABAN MAUR, écrit un recueil de ses sermons. Son œuvre la plus complète est : « De Laudibus Sancta Crusis » (louanges de la Sainte-Croix), conservée à la bibliothèque de Vienne, en Autriche.

C'est à cette époque que sont rédigés les plus anciens manuscrits carolingiens appelés Glossaires ou Glosses. Ce sont des recueils de mots latins accompagnés d'explications en langue germanique.

840 Découverte du tombeau de saint Jacques de Compostelle, tué en 44 ap. J.C. par ordre d'Hérode (emplacement désigné par une légendaire étoile dans la campagne, non loin de la ville actuelle).

842 Serment de Strasbourg qui est le premier document historique en langue française.

L'art carolingien a laissé de nombreux ivoires et enluminures. Citons notamment la couverture en ivoire du Psautier de CHARLES LE CHAUVE (842).

La Bible du même monarque (846), dite de VIVIEN, chef-d'œuvre de l'Ecole de Tours.

Dickens et Amédée Pichot

Charles Dickens est, à n'en pas douter, le grand nom de la littérature anglaise au XIX^e siècle. Celui que Maurois appelait « un admirable observateur »¹ fit plusieurs séjours en France, en particulier à Paris où il rencontra notre compatriote Amédée Pichot.

C'est au cours de sa première visite à Paris, en 1844, que Dickens rencontra Pichot. Mais ce premier séjour fut bref. En 1846, par contre, il reste trois mois. Il fait la connaissance de nos hommes de lettres les plus en vogue, rencontre Lamartine, va rendre visite à Chateaubriand vieillissant et à Victor Hugo qui est au plus haut de sa gloire, fréquente Théophile Gautier et Alphonse Karr, soupe avec Eugène Sue et Alexandre Dumas. Eugène Scribe et Amédée Pichot deviennent ses amis. Quoi de plus normal en ce qui concerne Pichot, qui était angliciste et avait fondé la « Revue Britannique ».

Dickens revint à Paris neuf ans plus tard en 1855. Il allait y rester sept mois. Paris a beaucoup changé depuis sa dernière visite : c'est maintenant le Paris somptueux du début du Second Empire où l'on s'amuse follement. Dickens, quant à lui, a publié « David Copperfield » en 1850 et on ne parle que de lui. Il habite maintenant sur les Champs-Élysées. Eugène Scribe et Pichot sont toujours ses familiers. Il appelle celui-ci « l'excellent et si obligeant Monsieur Pichot », « le bon Pichot » dans des lettres à son ami Forster². C'est à la table de Pichot – « table accueillante », dit-il – qu'il rencontre de nouveau Lamartine.

Dickens va publier de 1843 à 1846 ses admirables « Contes de Noël » qui, d'emblée, vont obtenir un succès prodigieux. Pichot va les traduire de 1847 à 1853. La traduction, en trois volumes, paraîtra en 1853 chez Amyot. Un spécialiste de la littérature anglaise qualifiera cette traduction d'honnête³. Il y aura sept rééditions.

Pichot s'attaqua ensuite au chef-d'œuvre de Dickens, nous voulons parler de ce roman plus ou moins autobiographique intitulé « David Copperfield ». Le livre paraît en 1851 sous le titre « Le Neveu de ma Tante, Histoire personnelle de David Copperfield » précédé d'une notice biographique et littéraire. Il y aura quatre réimpressions.

Ces traductions de Pichot firent mieux connaître l'Angleterre au public français. Certes, l'Angleterre n'était plus une inconnue car le mouvement

(1) André Maurois, Un essai sur Dickens (1953).

(2) John Forster, The Life of Charles Dickens. (1874).

(3) F. Delattre, Dickens et la France, (1927).

romantique avait fait découvrir ce pays mystérieux⁴. Mais maintenant on se tourne vers la Grande-Bretagne avec une curiosité et une sympathie très sincères.

La presse, elle aussi, joua un rôle important, surtout la « Revue Britannique » fondée en 1825 et dont le programme était de fournir à ses lecteurs « un choix d'articles extraits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne ». Amédée Pichot en prend la direction en 1839 et en fait, non seulement un recueil destiné à tenir le public français au courant du mouvement littéraire anglais, mais encore et surtout un très cordial ami de l'Angleterre. Dans le numéro de mars 1843 de la Revue devait paraître un long article consacré à Dickens, article sans signature mais qu'il y a tout lieu d'attribuer au directeur en personne. Pichot, malgré quelques critiques concernant les personnages de Dickens, est élogieux. À propos de David Copperfield il parle d'une « autobiographie romanesque qui place Dickens au rang de de Foe, de Lesage et de Fielding ».

Nous voudrions pour terminer signaler que, contrairement à ce que nous avons lu dans un hebdomadaire arlésien, Dickens n'est jamais venu à Arles.

C'est dans « Images d'Italie »⁵ qu'il nous relata son voyage de Paris à Rome. De Paris à Lyon, il voyagea dans sa propre voiture. De Lyon à Avignon, il descendit le Rhône à bord d'un bateau marchand bien délabré et il observe « sur chaque rive du fleuve les villages si paisibles sous leurs oliveraies ou, sur chaque hauteur isolée, les ruines si pittoresques de quelque château d'autrefois ». À Avignon il visita les églises et le Palais des Papes puis prit en voiture la route d'Aix « une ville très propre » mais où il faisait une chaleur intense. D'Aix il fila sur Marseille, « odeur nauséabonde et poussière, poussière, poussière partout ». Il s'embarqua ensuite sur un vapeur le « Marie Antoinette » à destination de Gênes.

René GARAGNON.

(4) Pichot y était d'ailleurs pour beaucoup puisque la première édition de la traduction des œuvres de Byron par A. Pichot parut en 1819. Pichot avait également publié (en 1825) un « Voyage historique en Angleterre et en Écosse ».

(5) Dickens, Pictures of Italy, 1846.

COMITÉ DE PARRAINAGE :

Président d'honneur M^e Pierre FASSIN

Parrains :

MM. André CHAMSON . Maurice DRUON . Pierre EMMANUEL
Mesdames Mare MAURON - Irène FOUASSIER . Elisabeth BARBIER
MM, Yvan AUDOUARD - Henri BOSCO . Jean-Paul CLEBERT
Yvan CHRIST . Louis FERAUD . Charles GALTIER J.M. MAGNAN
Pierre DOUTRELEAU - Maurice PEZET . Robert SABATIER
Henri-Paul EYDOUX - Madame Alice CLUCHIER
Charles ROSTAING

BUREAU

Président : M. René VENTURE

Vice-Président : M. Maurice BAILLY

Secrétaire générale : Madame NERI

Secrétaire adjoint : M. Jean-François CHAUVET

Trésorier : M. François POTTIER

Trésorier adjoint Mademoiselle CHALAYE

Archiviste : M. René GARAGNON

BULLETIN : Équipe de rédaction : MM. GARAGNON, VAILHEN et BAILLY
Secrétaire : Mme NERI

Section Jeunes : Pierre MARCELIN . Hélène BERSANO

ABONNEMENT ANNUEL AU BULLETIN 15 F.

Les Amis du Vieil Arles — 13633 ARLES — CCP 4439-15 Marseille



Dépôt légal 1er trimestre 1976 - Imp. l'Homme de Bronze - Arles
Directeur de la publication M. Venture